

Coup d'œil sur la vie et les ouvrages de M. J. Droz,
MEMBRE DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

[Nous avons pensé que l'article qui suit, traitant de la vie et des ouvrages d'un homme d'un rang distingué dans l'empire des Lettres et remarquable par son esprit chrétien, ne pourrait manquer d'intéresser nos lecteurs. — On sait que c'est le siège de M. Droz à l'Académie française que M. de Montalembert vient d'être appelé à remplir.]

Il y a peu de jours, un grand nombre d'hommes appartenant à l'élite de la société française, littérateurs, magistrats, savants, artistes, militaires, se pressaient dans l'enceinte du cimetière du Mont-Parناس; et là, sur le bord de la fosse qui allait recevoir les restes mortels de l'un des chrétiens les plus convaincus et les plus vénérés de ce temps-ci, un membre de l'Académie française, (1) célèbre à plus d'un titre, faisait entendre ces éloquents pa-

rols :
« Je ne connais pas, je n'imagine pas une vie plus pure et plus harmonieuse, où les idées et les actions, le caractère et la destinée aient été dans un plus complet et plus bel accord. Un moment, dans les premiers jours de sa jeunesse, M. Droz prit part à l'activité orageuse de son pays. Il entra comme volontaire dans le bataillon du Jura et fut bientôt élu officier par ses camarades. Au bout de trois ans... M. Droz retourna dans la vie civile, et quitta Besançon pour venir à Paris se consacrer tout entier aux lettres et à la philosophie.

« Pendant cinquante ans, il ne s'en est pas un moment laissé distraire. Ce fut là toute sa vie; il n'en chercha et n'en accepta aucune autre. Quelle autre lui eût donné ce qu'il trouva, dans celle-ci, de bonheur et d'honneur si pur ! Dieu ne lui a pas épargné, dans sa famille, les épreuves douloureuses. Mais il lui a laissé, jusqu'à sa dernière heure, les joies qui aident à supporter les épreuves.

« Il est mort entouré de ses enfants, de trois générations de ses enfants, tendrement aimé de ces jeunes cœurs et de l'aimant comme s'il eût été jeune lui-même. Ses études philosophiques ont été couronnées du plus souhaitable succès, car elles l'ont conduit à placer le bonheur dans la vertu et à se reposer dans la foi. Il est mort chrétien, fervent dans ses convictions, et toujours respectueux et doux pour les convictions d'autrui... C'est un beau mérite et un grand honneur que de faire retentir d'avance, au milieu des âges de son propre temps, la voix des hommes bons de la postérité.

« Quand on a ainsi vécu sur la terre, on entre avec confiance dans l'éternité. La génération qui s'agitait maintenant dans le monde avec tant d'efforts et au sein de si profondes ténèbres, a besoin d'avoir ses yeux des caractères tels que celui de M. Droz... Il était pour le pays un bel exemple moral qui lui manquera.

Nous n'ajouterons rien à un pareil éloge prononcé par un tel orateur. Mais nous tenons à déposer, nous aussi, sur cette tombe l'hommage de notre douleur, et à rappeler à nos amis ce que fut l'écrivain si religieux, si lauréat et si bon que la France vient de perdre.

L'Essai sur l'art d'être heureux fut le premier ouvrage qui attira sur Joseph Droz l'attention de ses contemporains. Epris des charmes de la philosophie antique, administrateur passionné de Platon, Droz emprunta à son disciple de Socrate quelque chose de sa douce sérénité et de sa simplicité majestueuse. Mais la foi du chrétien éclata à chaque page dans ce livre, dont le style élevé et rempli d'édification, reflète si bien l'âme du pieux philosophe.

Les mêmes qualités et de pensée et de forme se retrouvent dans les *Études sur le beau dans les arts* et dans l'ouvrage intitulé : *Philosophie morale*.

Mais c'est surtout dans son *Histoire de Louis XVI*, œuvre accomplie à laquelle il consacra trente années de sa vie, que Joseph Droz a fait briller toute l'élevation de son âme et toutes les qualités de son talent.

M. de Montlosier a dit, quelque part, que les causes de la révolution française remontent au commencement du dix-septième siècle.

(1) M. Guizot.

etc., et que c'est à la destruction violente de l'aristocratie, sous Richelieu, à l'asservissement de cour de la noblesse, sous Louis XIV, qu'il faut principalement attribuer la décadence, puis la chute de la monarchie. Il y a certainement beaucoup de vrai dans cette assertion. Mais M. Droz n'a pas jugé à propos de se reporter aussi haut; il s'est arrêté au règne de Louis XV, dont il fait ressortir, avec une juste sévérité, toutes les fautes et toutes les hontes. Il faut lire aujourd'hui, et lire avec attention, les pages si pleines et si sobres où le consciencieux historien raconte les premières années du règne de Louis XVI, ses généreuses tentatives de réforme, la lutte qui s'établit, dès le principe, entre le pieux et sage monarque et les esprits faux dont les rêves devaient coûter si cher à la France. Quoique l'œuvre de M. Droz porte le cachet d'une modération qui jamais ne se dément, les actes du ministère de M. Necker et de M. de Calonne, les résistances des parlements, en un mot, tous les préludes de la révolution, dont la plupart des historiens n'ont pour ainsi dire tenu aucun compte, y sont appréciés avec une sévère impartialité.

Plus juste que Mme. de Staël, l'historien a prononcé sur M. Necker un jugement définitif. Il n'existe pas d'ouvrage, à ma connaissance du moins, où la position de la justice et de la vérité, la seule qui soit permise à l'égard de la postérité, éclate comme dans l'*Histoire de Louis XVI*. Dans ce livre, en effet, l'esprit se montre toujours aussi scrupuleux que la conscience, et la pensée morale est plutôt la sanction que l'ornement du récit. Aussi, est-ce avec un sentiment de plaisir inexprimable que j'ai relu cette œuvre capitale de M. Droz, qui contraste si radicalement avec les improvisations révolutionnaires de M.M. de Lamartine, Michelet et autres flatteurs de la démocratie. L'auteur de la *Vie de Louis XVI pendant les années où l'on pouvait prévenir et diriger la révolution française*, n'est pas seulement l'historien le plus homme de bien de ce temps-ci, c'est en outre un philosophe admirable dans l'analyse de l'âme humaine, et qui étudie la nature morale de l'homme avec la même conscience que les grands mouvements de peuples et les catastrophes des sociétés.

Dans les dernières années de sa vie, M. Droz avait cru devoir consacrer exclusivement son talent à la défense et à la propagation du christianisme, et il publia en 1843 un petit chef-d'œuvre sous le titre de *Pensées sur le christianisme*. « J'ai beaucoup goûté la forme et le fond de cet excellent opuscule, — écrivait à l'auteur Mgr. l'Archevêque de Paris, le martyr des journées de Juin 1848. — Le choix des réflexions m'a semblé dirigé par un jugement parfaitement sûr et par un tact exquis... Elles s'insinuent dans l'âme avec une grande douceur, sans flatter aucun de ses mauvais penchants et sans favoriser aucune opinion téméraire. Je n'y ai point remarqué la moindre inexactitude et je ne pense pas que le théologien le plus sévère pût y en signaler aucune. »

Jamais éloge ne fut mieux mérité. Le livre des *Pensées chrétiennes* de M. Droz est, en effet, une œuvre exquise et par le fond et par la forme, et, comme le disait Mgr. Affre, Dieu en a dû bénir et récompenser l'auteur. Que de maison et de bon sens, quelle charité ardente et surtout quelle foi simple et forte dans cet excellent petit livre ! Comme les sentiments du fervent chrétien s'insinuent dans l'âme de ses lecteurs ! Ah ! je ne m'étonne pas que la voix anémique de M. Guizot, en prononçant l'éloge funèbre de Droz, ait pris un accent qu'elle n'avait peut-être jamais eu.

L'illustre historien se rappelait sans doute, au bord de cette tombe entrouverte, les douces vertus de Droz, qui se reflètent, d'une manière si touchante, dans les *Pensées chrétiennes* !

Ces *Pensées*, j'ai le regret de le dire, n'ont pas obtenu le succès qu'elles méritent. On en a fait, il est vrai, quatre ou cinq éditions. Mais cela est insuffisant. Les gens de bien auraient dû répandre à des milliers et à des milliers d'exemplaires, ce volume « plein de concision et de clarté, répondant aux préjugés les plus répandus et ne blessant néanmoins aucune de ces nombreuses susceptibilités qui rendent aujourd'hui la plupart des controverses si difficiles. » Un homme d'intelligence et de foi nous disait, il y a peu de jours, que le petit livre de Droz avait ramené à la religion plusieurs âmes qu'il croyait perdues pour jamais.

Je m'étonnerais qu'il en fût autrement. Il y a souvent, en effet, dans l'accent de l'écrivain franc-comtois quelque chose de tendre et de pénétrant qui rappelle saint François de Sales.

La sévérité outrée, la rudesse presque sauvage, dont certains défenseurs de la religion ont si souvent fait usage en France, était profondément antipathique à M. Droz. Il voulait qu'on fût toujours juste, affectueux, serviable envers des frères abusés. « Ils ignorent, disait-il, combien ils font de mal ceux qui exagèrent les principes catholiques, et qui, sans le vouloir, altèrent ainsi la parole de Dieu. Ils effraient les âmes qu'il faudrait encourager. Leur langage amer éloigne des personnes qui s'avancent vers eux... Un homme qui exagère le christianisme vient d'éclaircir doit se montrer indulgent, surtout à l'égard de ceux dont il ent la manière de voir. Il doit être pour eux plein d'espérance. »

Paroles d'un sens admirable et que nous tous, journalistes, nous devrions méditer souvent !

A ceux qui disent que la religion est triste et qui détournent les yeux à la vue d'une croix, Droz adresse ces paroles où son âme se peint tout entière :

«... Dans ma jeunesse... je cherchais les sites riants; ils m'entraînaient à mes yeux, à mon imagination... Alors, si j'apercevais une croix sur le haut d'une colline, ou sur le bord du sentier par lequel j'allais passer, je détournais mes regards; pourquoi, disais-je, attrister par la vue d'un instrument de supplice ces lieux que le Créateur s'est plu à rendre heureux?... Un sentiment de répulsion m'agitait. »

« Le signe de la rédemption produisit en moi une émotion toute nouvelle, lorsque, dans un port de mer, je vis la croix gigantesque élevée près du phare. Oh ! me dis-je, ici, au bord des écueils, en face des tempêtes, que ce signe d'espérance est bien placé ! Les matelots luttant contre les flots l'aperçoivent de loin et l'invoquent, tandis que les femmes l'entourent en faisant retentir la greve de cris et de prières ! »

« Quand je revis nos campagnes charmantes, un souvenir des tempêtes s'offrit à ma pensée. Ces lieux sont riants, me dis-je; mais ceux qui les habitent n'ont-ils jamais de douleur à supporter ou à craindre ? Quel séjour terrestre est exempt d'angoisses ? Celui du Rédempteur, béni soit le main qui l'élève partout où peut passer un affligé ! »

Quelle philosophie profonde dans ce délicieux fragment ! Oh ! oui, aux jours de la jeunesse et des passions, quand nous disons que la religion est triste, nous lui imputons ce qu'il faut attribuer à nous-mêmes, à nous seuls ! Née de la bonté céleste, la religion est douce, afféctueuse, consolante. Mais ce n'est pas assez pour nous : nous désirons autre chose. Nous voudrions que le christianisme nous laissât jouir de tout ce qui nous séduit ; nous voudrions qu'il nous permit de nous bercer dans nos illusions et de nous endormir dans nos vices ; et ce n'est que quand nous avons été battus par la tempête, que nous bénissons la croix du Rédempteur !

Il y a, dans le livre *Des Pensées sur le Christianisme*, plusieurs petits chapitres marqués au coin d'un rare bon sens, au sujet des espérances qu'on fonde sur la politique, lorsqu'on veut rendre plus heureux l'état social. Je ne puis résister au désir de citer encore ces excellentes observations :

« Depuis cinquante ans, on a fait beaucoup pour introduire la liberté dans nos lois... Un multitude de voix, non seulement en France, mais dans les deux hémisphères font retentir ce cri : Améliorez le sort des hommes ! Noble vœu ! mais qui sera stérile si l'on n'apprend pas à mieux connaître les vrais moyens d'amélioration. Les idées d'affranchissement universel, de liberté du genre humain sont nées de l'Évangile. Mais pour les rendre possibles à réaliser, Jésus-Christ les avait unies aux principes d'une religion de paix et d'amour.

« Les passions de l'homme en ont autrement ordonné. Des liens nécessaires ont été rompus : ce qui devait être indivisible, des insensés le séparèrent. Ils veulent l'émancipation, et repoussent la charité. Alors les espérances d'amélioration s'évanouissent, le mal croît sur le sol où l'on s'imaginait avoir semé le bien : il fallait s'attendre, on s'égarait ! »

Tremblé des résultats que peut avoir une liberté sans morale ! L'homme rentrera dans la voie de l'Évangile, et renouera les liens qu'il a brisés, ou il marchera au hasard, poussé par sa brutale indépendance, jusqu'au jour où l'un de ces chasseurs des nations qu'on appelle despotes, le prendra dans ses rets comme une bête sauvage. »

On voit qu'à la haute intelligence du philosophe, M. Droz alliait le coup d'œil sûr de l'homme politique. Hélas ! depuis l'année 1843, où parurent les *Pensées sur le Christianisme*, nous avons vu, en effet, « l'homme marcher au hasard, poussé par sa brutale indépendance, » et, à cette heure, voici que des publicistes nous annoncent l'établissement du *Césarisme*, c'est-à-dire l'avènement de l'un de ces *chasseurs des nations* qui doit « nous prendre dans ces rets comme des bêtes sauvages ! »

Personne n'a fait mieux ressortir que M. Droz l'ignorance suffisante de nos grands hommes d'État de la presse et de nos prétendus réformateurs de l'ordre social. « Il faudrait, a-t-il dit, trop de temps pour devenir homme d'État, trop de gêne pour être homme de bien ; on se fait discoureur aussi, dans notre siècle, que de gens savent parler, mais ne savent pas ce dont ils parlent... Certains hommes d'État, qui se vantent d'être des hommes de bien, marchent plus vite à leur fortune industrielle ou politique qu'ils ne marchent à leur salut. »

Et pour achever de montrer tout le néant des systèmes mis en avant par les diverses écoles socialistes, M. Droz composait ses admirables petits chapitres sur l'*Utilité sociale du Christianisme* !

Telle a été la vie, telles ont été les œuvres de ce parfait chrétien, si tendre, si excellent, dans la famille, si dévoué, si désintéressé, si pur, dans la cité. Aussi, la *voix des hommes bons de la postérité* a-t-elle retenti d'avance pour ce glorieux champion de la foi et de la vérité, qui, ayant vécu ainsi sur la terre, devait, comme l'a si bien dit M. Guizot, « entrer avec confiance dans l'éternité ! »

A. DE G.

EUROPE.

Nouvelles du Piémont.

Paolo Sarpi définissait la République de Venise « un État dans lequel avec du talent, de l'intégrité et de la mélancolecté chacun peut mettre le feu aux quatre coins de la République. » Il n'en faut pas tant maintenant, et plus d'une révolution a prouvé que la seconde condition, du moins, est superflue. Mais cette disposition permanente à la conflagration, que Sarpi attribuait à Venise, n'est malheureusement que trop l'état actuel du Piémont, qui, travaillé dans toutes les classes par des milliers de réfugiés, ne trouve dans son gou-

vernement ni défense, ni appui. Notre correspondant, en voyant pulluler les images et les livres obscènes et impies, nous écrit que le Piémont offre en petit le spectacle de la France en 89, alors que le voltairisme triomphant rendait populaires les maximes les plus subversives, avec les grands mots de siècle des lumières, de doctrines fortes et philanthropiques. Les horreurs de 93 en sont sorties, comme la conséquence sort de son principe, et le Piémont, entré dans cette voie fatale, la parcourra jusqu'au point où elle se perd dans l'abîme, si le bon sens et ce qui reste encore de foi profondément enracinée dans les populations ne font pas justice de ces parolistes de notre révolution. Et il ne faut pas que le jour s'en fasse longtemps attendre, car les hommes qui sont maintenant au pouvoir travaillent à livrer l'avenir aux bouleversements révolutionnaires en s'emparant de l'éducation. On peut se faire une idée de la direction qu'ils lui impriment par les propositions suivantes enseignées au collège de Casale : *La religion est progressive ; jusqu'à ce jour, la religion n'a jamais été bien enseignée ; le Jéhovah a donné au Dante l'idée de sa Divine comédie. Voilà les sottises qu'on présente aux enfants en forme d'instructions religieuses !* Nous avons dit qu'il est question de donner au collège de Varallo le convent des Franciscains, si cher par ses précieux souvenirs à tous les catholiques. Or, le provincial de l'ordre alla trouver M. Siccardi pour le prier d'éloigner la fatale mesure, et en obtint d'assez belles promesses ; mais la conversation continuant, vint à rouler sur la situation du Piémont vis-à-vis du Saint-Siège, et le ministre dit que le plan arrêté est d'user de tout le respect possible envers le Pape, de lui demander conseil sur toutes les affaires concernant l'Église ; mais que quand le Gouvernement, convaincu de la justice et de la convenance de ses demandes, n'obtiendrait pas une réponse favorable, il passerait outre, coûte que coûte, et ce, pour maintenir l'indépendance de l'Église. — Voilà les catholiques qui gouvernent le Piémont !

Le Jéhovah, comme en France, a été en Piémont l'occasion de grands témoignages de religion dans toutes les classes de la société. Deux sortes d'ennemis cependant en surveillaient le développement d'un œil jaloux. Le Gouvernement, qui cherchait au pied de chaque chaire l'occasion de faire un bon procès au prédicateur s'il avait dit en peu trop crûment la vérité ; les démagogues, qui n'ont rien omis pour détourner les populations d'entendre la parole de Dieu. Malgré tout, les résultats ont été consolants pour la foi.

Afrique.—Madagascar.

Un événement caractéristique qui vient de se passer à Tamatave, a failli mettre en combustion tout le royaume d'Ankova. Huit cents Malgaches, chrétiens, ont été trouvés, un soir, dans divers lieux, occupés à des exercices de piété. — Un grand nombre d'entre eux ont été arrêtés et condamnés à mort. — Dix-huit ont subi le martyre. Les autres ont trouvé le moyen de s'échapper et de se réfugier dans le palais du prince Rakoto-Sahindry-Rhadama, fils de la reine et héritier présomptif de la couronne d'Ankova. — Ils implorèrent sa protection, qui leur fut accordée. La Reine ayant été informée de ces faits, ordonna tout aussitôt à son grand maréchal et premier ministre Raim-Haro, d'aller intimement l'ordre à son fils de livrer tous les chrétiens, pour être exécutés. — Le grand maréchal obéit, mais peu s'en fallut qu'il ne devint victime de son obéissance ; car, lorsqu'il se présentait chez

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD
OU LES
DEUX REPUBLIQUES.
1793.—1848.

(Première partie, 1793.)
(Suite.)

Satellite insensé de la révolution, il ne se jeta pas au devant de ces porteurs de tombeaux éclairés par des torches résineuses; il ne se voila pas le visage d'indignation quand ces nobles débris de la vie, que la mort avait respectés, firent jeter dans la chaux vive !

Frappe ta poitrine, Georges !... où est donc ton cœur !

Lève les yeux au ciel, Georges, et redemande ton âme !

Le mois d'octobre fut un mois terrible, trois dates vivront éternellement dans l'histoire, — le 12, — le 16, — et le 31.

Le 12 fut la dévastation des caveaux de St. Denis.

C'est au 16 que nous sommes maintenant.

Ce jour là, comme pendant presque toute cette funeste année, le ciel était brumeux et couvert de nuages gris. Un vent aigre et noir sifflait dans les cheminées des maisons et

secouait violemment les marronniers des tuileries et jonchait le sol de leurs feuilles jaunes.

Ce jour là, les sections, toutes armées, parcourent les rues; elles s'agitaient et couraient.

C'était jour de fête, car c'était jour de meurtre.

Tous les cœurs jacobins battaient d'aise, toutes les âmes honnêtes se voilaient de deuil.

Pendant que la populace encombraient les abords de la conciergerie et du palais de justice, deux hommes s'arrêtaient à l'entrée d'un cabaret situé près de là... Ils y entrèrent, allèrent droit à une table et s'y assirent.

Pendant que le garçon allait chercher ce qu'ils avaient demandé, le plus âgé se pencha vers l'autre et lui dit à l'oreille ; c'est bien ici, n'est-ce pas ?

Oui, dit l'autre de la même voix.

Pouvu qu'il ne soit rien arrivé à Jeanne, reprit celui qui avait pris la parole le premier et qui n'était autre que le marquis de Savernay.

Elle est avec Baptistin et Crépeux, mon père, c'est-à-dire avec le courage et le dévouement...

Après un moment de silence, le marquis reprit :

Je ne vois pas l'homme qui devait chaque jour venir nous attendre ici.

Les heures indiquées sont celles-ci, mon Père :

Dix heures, midi, trois et sept heures.

Dix heures ne sont pas sonnées.

Oui, tu as raison, Henri, mon inquiétude dévaugait l'heure ; je crains tant que quelque odieuse dénonciation ait jeté nos amis dans les cachots ! attendons !

Ce colloque tenu à voix basse, avait été interrompu par le cabaretier qui avait posé sur la table un broc de vin et deux verres. Cet homme s'était approché d'eux sans façon et s'était assis à leurs côtés :

Ma foi, citoyens, leur dit-il, le métier ne va pas aujourd'hui. Le vin reste dans les brocs, la Capet enlève la pratique.

Henri fronça involontairement le sourcil et tourna le dos au cabaretier.

Le marquis de Savernay au contraire, regarda cet homme et répéta avec le son de voix le plus indifférent :

La Capet ?

Oui, la Capet ! heureusement qu'à midi ce sera terminé.

A midi... répéta le marquis dont le visage prit tout à coup une expression indéfinissable, à midi !... qu'est-ce que cela veut dire ?

Au fait c'est vrai, dit le cabaretier, vous arrivez, vous ne savez pas, d'autant plus que le jugement n'a été rendu qu'à quatre heures du matin.

Le jugement !... elle condamnée !... A... à, quoi ?

Parbleu, à mort, donc !

A mort ?

Oui, chers citoyens, la chose n'a pas fait un pli, et sa majesté la Capet va aller faire aujourd'hui son petit tour de promenade sur la place de la révolution.

Condammné à mort !... la reine ! s'écria Henri !

La reine !... ricana le cabaretier, en v'la une bêtise ! Est-ce qu'il y a une reine ? Tu veux dire la veuve à Capet..

Oh !... fit Henri avec rage.

Ma foi, dit l'homme, je ferme boutique et je vais à la fête ; ce sera charmant à voir. Je te paie une chopine, citoyen, qu'elle fera la mine avant d'aller voir au vasistas comment on s'y trouve...

Partons-nous, mon père ? dit Henri d'une voix sourde.

Attendez, dit le vieillard d'une voix grave. Dans le même moment une horloge voisine sonna dix heures.

Le marquis et son fils étaient dans une émotion terrible et se regardaient avec anxiété... Mais le dixième coup cessait à peine de résonner qu'un homme entra dans le cabaret. Il jeta un regard furtif sur les deux buveurs.

Ah ! c'est toi, camarade, dit le cabaretier sans-culotte ; ah ! c'est juste, il est dix heures ; il parait que tu n'imes diablement boire un verre de vin à dix heures ?

Parce que ça se trouve comme ça. Le gosier est comme l'homme, il prend ses habitudes.

Je pensais que tu aurais été curieux d'aller voir la Capet.

Qu'est-ce que ça me fait ! répondit le nouveau venu en haussant les épaules. Donne-moi du vin.

Aussitôt que le cabaretier fut sorti, celui qui venait d'entrer posa son bonnet de loutre

sur la table, en disant à demi voix comme s'il se fut parlé à lui-même, le mot qui devait servir de ralliement.

Le marquis qui ne l'avait pas quitté des yeux, prononça aussitôt l'autre mot symbolique qui devait constater l'affiliation.

L'homme alors se leva d'un mouvement rapide et dit avec volubilité :

A soixante pas d'ici, la rue fait un coude ; attendez-moi là, j'y suis dans dix minutes.

Il retourna à sa place et pas un autre mot ne fut échangé.

Le cabaretier rentra ; le marquis paya et sorti.

Dix minutes après, l'homme les avait rejoints.

Après avoir regardé s'ils étaient bien seuls, cet homme ôta son bonnet respectueusement et attendit qu'on lui adressât la parole.

C'est donc vrai ? dit le marquis avec désespoir.

C'est vrai.

Et nul n'a tenté de sauver la reine ? s'écria Henri.

Toutes les tentatives ont échoué.

Dieu le veut donc ! reprit le vieillard en courbant la tête avec résignation... Quelqu'un approchait.

Allons, Henri, dit le marquis en prenant le bras de son fils. Qu'il y ait au moins sur la place de la révolution, au milieu de ces voix impies qui la chargeront d'imprécations, des cœurs amis qui prieront pour l'âme qui s'envole. Que la volonté de Dieu soit faite en tout ! Qui peut deviner, hélas ! quelle fut la volon-